

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA



## L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Roman Canadien. Inédit par ALEXANDE HUOT. Illustrations d'Albert Bernier

### RENDONS À CÉSAR...

Ce roman a nécessité beaucoup de travail, de recherches sur les territoires où évoluent les personnages. L'auteur tient à remercier de leur précieux concours et de leurs renseignements utiles l'honorable Honoré Mercier, ministre des Terres et Forêts de la province de Québec; monsieur F.-X. Lemieux, sous-ministre du même département; messieurs Antoine Labrie et Aurèle Roy, de Godbout, ainsi que toutes les nombreuses personnes de la Côte-Nord avec lesquelles il a eu des conversations intéressantes.

L'auteur a aussi puisé des renseignements dans les ouvrages suivants :

*La côte nord du Saint-Laurent et le Labrador canadien*, par Eugène Rouillard.

*Le district d'Ungava, série de rapports provinciaux.*

*Twenty-five Years in Hudson's Bay Territory*, par John McLean.

*La croisière du « Neptune »*, par A.-P. Low.

*La croisière de l'« Arctic »*, par le capitaine J.-E. Bernier.

## L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

*Rapport d'une exploration de la côte orientale de la Baie d'Hudson*, par R. Bell.

*Observations sur l'Ungava*, par R. Bell.

*Rapport de l'exploration de la Baie James*, par A.-P. Low.

*Rapport des explorations dans la péninsule du Labrador*, par A.-P. Low.

*Rapport d'une exploration de la côte nord du détroit d'Hudson*, par R. Bell.

*Ethnology of Ungava District*, par L.-M. Turner.

*The Labrador Coast*, par A.-S. Packard.

*Notes pour accompagner une carte géologique de la partie septentrionale du Canada*, par G. M. Dawson.

*Géologie et minéraux utiles du Canada*, par G.-A. Young.

## I

### TADOUSSAC

Le soir tombait, un soir moite et doux de juillet qui atténuait les exhalaisons salines du Saint-Laurent. Le vapeur « Richelieu » contournait l'immense banc de sable qui obstrue le fleuve au large de Tadoussac, à l'entrée de la rivière Saguenay.

— Que d'étoiles! mon Dieul que d'étoiles! s'écria une jeune Américaine dans un français pur, délicieux et chatouillant, comme une plume qui vous caresse le cou.

— Miss Darlington, répondit son compagnon, jeune homme de 25 ou 26 ans, vous aimez l'astronomie?

— J'en raffole. Je me demande toujours ce qu'il peut bien y avoir dans ces étoiles.

— Il y a du feu, rien que du feu. Mais autour d'elles gravitent des astres qu'elles éclairent et sur lesquels vivent des êtres intelligents, j'en suis sûr.

— Oui, j'ai lu, de votre Flammarion, l'histoire de ce monde éclairé par des soleils de couleurs différentes. Ce doit être là qu'est le ciel des peintres.

— Oui, et il doit y avoir aussi un monde où les vents s'harmonisent en une musique divine...

— Le ciel des musiciens. Là sont Mozart, Beethoven...

— Que je voudrais donc quitter la terre, voguer dans l'espace, visiter tous ces mondes...

La conversation mourut.

Les deux jeunes gens étaient assis sur le pont du « Richelieu ».

Tadoussac leur faisait face, drapée de sa longue grève au sable fin. On voyait les centaines de lumières du Grand Hôtel. Près de là, c'était la petite église, basse, humble, ratatinée, le plus vieux temple de toute l'Amérique du Nord.

Jacques Normand s'en venait à Tadoussac passer quelques jours. Il avait l'intention de pousser plus loin, par-delà Les Escoumains, vers le mystérieux Ungava, l'Ungava vierge, inexploré, d'où personne n'est jamais revenu.

Jacques Normand était un jeune ingénieur à qui la nature avait donné un très grand talent, pourquoi ne

pas dire du génie! Il était revenu de Paris avec tous les premiers prix de la Ville Lumière.

Son passage au Collège Sainte-Anne de la Pocatière et à l'Université de Montréal avait été remarqué de tous les hommes éminents du pays. Il avait étonné, renversé ses professeurs. On lui prédisait un avenir brillant.

La compagne de Jacques, Miss Darlington, qu'il avait connue sur le bateau, comme on se connaît en général sur les navires, et avec laquelle il avait conversé depuis Québec, était une riche Américaine, orpheline, qui avait les voyages pour passion et qui aspirait toujours vers l'inconnu, l'étrange, le mystérieux.

Mais pourquoi Jacques voulait-il aller dans l'Ungava? Après avoir fouillé les livres des explorateurs, il en était venu à la conviction qu'il y avait dans cette région vaste et nue du pays des mines d'or d'une richesse inouïe. Jacques était un ardent patriote. Il réclamait pour sa province, le Québec, l'indépendance économique. Il venait d'ailleurs de dire franchement à Miss Darlington que

les capitaux américains seraient les bienvenus dans sa province tant que les Canadiens français n'auraient pas d'argent, mais qu'après, zut! l'or de l'Ungava donnerait à ses compatriotes l'indépendance économique. Voilà pour quoi il partait.

Le navire accostait maintenant dans la petite baie au fond de laquelle, entouré de hautes montagnes, est le quai de Tadoussac.

Les jeunes gens débarquèrent.

Le quai regorgeait de monde.

Deux Sauvages et une Sauvagesse fendaient les groupes, offrant en vente des objets disparates qu'ils avaient fabriqués de leurs mains.

— La voiture pour le Grand Hôtel! par ici! criait un cocher dans les deux langues.

Edith Darlington acheta de la Sauvagesse une canne sur laquelle était taillé le mot « Tadoussac » au canif. Puis son compagnon l'entraîna vers la voiture du Grand Hôtel.

Le cocher donna le signal. Ils passèrent le petit lac artificiel, délice des touristes, où le gouvernement provincial accomplit l'œuvre de la multiplication des

saumons. La voiture s'engagea dans une montée lente et longue, bordée d'arbres, et au chemin rocailleux. Après avoir traversé un petit pont, Jacques salua l'église paroissiale de Tadoussac pendant que le cocher faisait tourner ses chevaux à droite et que le fleuve apparaissait en face, coupé par une pointe de terre au-delà de laquelle naissait le Saguenay.

Ils étaient arrivés au Grand Hôtel perché majestueusement à plusieurs pieds au-dessus de la grève.

En descendant de voiture, Jacques jeta un coup d'œil sur la vieille église abandonnée, premier temple d'Amérique, qui se trouvait à quelques pas de lui; puis il aida sa compagne à descendre.

Les deux jeunes gens n'avaient encore aucun désir de se retirer dans leurs chambres. D'un commun accord, ils se dirigèrent vers la terrasse qui surmonte la plage en face de l'hôtel et commencèrent à se promener.

— Ainsi vous allez vers l'inconnu, vers l'Ungava, réfléchit la jeune fille.

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

- Oui...  
— Seul?  
— Oui.  
— Mais vous allez vous perdre.  
— On ne se perd pas avec une intelligence, une boussole et l'étoile du Nord.  
— Vous y allez seul? insista la jeune fille.  
— Mais oui.

Edith Darlington éclata de rire.

Jacques abaissa sur elle un regard surpris, involontairement charmeur.

— Savez-vous que vous êtes beau, très beau, dit la jeune fille avec toute la désinvolture américaine. Votre visage est parfait, d'une grande beauté virile d'où tout efféminé est absent. Votre corps est svelte et élégant, votre stature magnifique...

— Arrêtez, arrêtez, mademoiselle, dit Jacques, riant à son tour, car vous me forcerez à vous appeler tout simplement mademoiselle « Darling ». Vous avez bien tout le sans-gêne américain. Le portrait que

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

vous venez de faire de moi vous révèle profondément yankee.

— Ainsi, monsieur Normand, insista de nouveau la jeune fille, vous allez dans l'Ungava absolument seul?

— Mais oui, mon Dieul pour la troisième fois, je vous le répète. Où voulez-vous en venir?

— My God! Mais c'est incompréhensible que vous ne compreniez pas. Vous savez, je suis orpheline...

— Très bien, mais après?

— Mon père et ma mère m'ont laissé une très grande fortune, dont je suis libre de disposer comme il me plaît, puisque j'ai 24 ans.

— De mieux en mieux, raila Jacques, et ensuite?

— J'adore les voyages. J'ai visité l'Europe, zut! l'Amérique du Sud, fi! la Chine, mieux! les Indes, pas mal, mais ce que je veux voir c'est quelque chose de nouveau, « something different », quelque chose de mystérieux, d'étrange...

— L'Ungava, par exemple!

— Ah! enfin, vous y êtes arrivé, monsieur Normand; vous avez compris, ce n'est pas trop tôt. Je veux aller avec vous dans l'Ungava, voilà! Si vous refusez ma compagnie, j'y vais tout seul.

Puis, imitant les intonations de Jacques, elle dit :

— On ne se perd pas avec une intelligence, une boussole et l'étoile du Nord.

Le jeune homme était redevenu sérieux, très sérieux :

— Mademoiselle Edith, je n'entreprends pas ce voyage à la légère. Je vais rencontrer sur ma route des dangers terribles dont les deux principaux sont l'égarément et le froid. Plusieurs explorateurs sont allés dans la région de l'Ungava vers laquelle je me dirige : aucun n'en est revenu. Si vous partez, vous risquez votre vie.

— Je suis orpheline, fortunée, j'adore les voyages et je méprise la vie parce que je sais qu'il y en a une autre, cent autres, et qu'à la fin il m'en restera toujours une quelque part dans ce firmament étoilé.

— Quelle femme vous êtes! ne put s'empêcher de dire Jacques.

— Alors, m'acceptez-vous pour le voyage de l'Ungava?

— Oh! pas si vite! Il faut réfléchir. Il y a d'ailleurs pour moi un point d'une extrême importance et qu'il faudrait rendre bien clair entre vous et moi; c'est celui-ci : je vous ai dit sur le bateau le but de mon voyage dans l'Ungava. J'y vais pour conquérir l'indépendance économique de mon pays. Les Américains détiennent une grande partie de la richesse dans la province de Québec. Nous sommes dépendants d'eux, au point de vue du capital. C'est actuellement un mal nécessaire. Mais, je vous le dis franchement, à vous, Américaine, nous avons le désir d'être maîtres chez nous. Pouvez-vous nous en blâmer?

— Certes non.

— Il y a des mines d'or dans l'Ungava. Je vous y amène...

— Oh! merci.

— ... Mais à une condition : c'est que toutes les mines d'or que je découvrirai ou que vous-même découvrirez m'appartiendront en propre.

— Vous êtes un véritable homme d'affaires! s'écria la jeune fille en riant.

— Peut-être! Il y a trop longtemps que les Anglais disent qu'il n'y a pas d'hommes d'affaires chez les Canadiens français. Pour une fois, j'espère qu'il va y en avoir un! Pesez bien mes conditions et réfléchissez aux dangers énormes que vous allez courir...

— C'est tout réfléchi!...

— Non, non, ne me répondez pas de suite. Attendez à demain.

Ils se promenaient toujours sur la terrasse, en face du Grand Hôtel.

Un des deux Sauvages qu'ils avaient vus sur le quai s'approchait d'eux. Il se dirigea directement vers Jacques et lui dit en bon français :

— C'est à monsieur Jacques Normand, n'est-ce pas, que je m'adresse?

Le jeune homme surpris lui répondit que oui.

— Ma maîtresse vous envoie ce cadeau, monsieur.

Le Sauvage remit alors à Jacques un paquet et s'éloigna à pas rapides.

— Qu'est-ce que cela peut bien être? s'écria la jeune fille.

— Je n'y comprends rien. Ouvrons le paquet.

Ce qu'il fit.

Un gros tomahawk apparut à leurs yeux. Au manche du tomahawk, une enveloppe était attachée. Jacques en rompit le cachet et lut :

« À Monsieur Jacques Normand, Ingénieur,

Cher Monsieur,

L'Impératrice de l'Ungava vous envoie ce cadeau et vous prie de croire que vous en aurez grandement besoin lors de votre prochain voyage dans son pays.

Sa Majesté vous envoie en même temps ses meilleurs souhaits, mais sceptiques, de succès.

JEAN LAURIN, Secrétaire d'État. »

— Jean Laurin! s'écria en pâlisant Jacques Normand. Jean Laurin, mais c'est ce jeune

explorateur qui partit de Québec en 1899 pour l'Ungava et qui ne revint jamais.

— Je frissonne, je frissonne merveilleusement, dit alors Edith Darlington. Oh! Monsieur Jacques, c'est entendu, j'y vais avec vous et partons au plus tôt.

Jacques dit :

— L'Impératrice de l'Ungava, la maîtresse de ce Sauvage, de Jean Laurin dont les journaux ont parlé pendant plus de cinq ans, de Jean Laurin qui voulait, avant moi et pour le même but, découvrir les mines d'or de ce pays terrible; l'Impératrice de l'Ungava, c'est incompréhensible, inimaginable!

— Non, c'est grand, tout simplement, et j'y vais avec vous.

Mais Jacques secoua la tête négativement :

— Pas de décision ce soir, dit-il. Attendons à demain. « La nuit porte conseil », voilà un bon précepte dans le moment.

— Mais que pensez-vous au fond de ce Sauvage, de son Impératrice, de ce tomahawk et de Jean Laurin?

Jacques réfléchit :

[ 64 ]

— En fin de compte, dit-il, je crois que toute cette histoire n'est qu'une comédie montée par quelqu'un de mes amis de Montréal ou de Québec qui veut me « faire passer un degré », comme on dit. Nous allons entrer à l'hôtel. Je suis sûr d'y rencontrer un ami qui m'aura joué ce tour.

Ils entrèrent à l'hôtel. Jacques regarda partout, chercha dans tous les coins, consulta le registre. Mais il n'y avait personne qu'il connaissait.

Il monta à sa chambre, perplexe, intrigué, presque effrayé.

[ 65 ]



II

HURTARO ET TIHAUANA

Edith Darlington aimait se faire aimer des petits, des humbles.

Elle était maintenant à Tadoussac depuis trois jours. Plusieurs fois elle avait rencontré la Sauvagesse qui lui avait vendu une canne sur le quai à son arrivée. Elle avait eu de longues conversations avec elle.

Cet après-midi-là, elles se promenaient toutes deux sur les ponts capricieux qui traversent le lac où l'on élève les saumons à Tadoussac. Edith regardait avec émerveillement les milliers de saumons glisser dans l'eau transparente, ruisselant de gouttelettes d'or sous le soleil de juillet.

Un Sauvage passa, celui qui avait donné à Jacques Normand l'étrange tomahawk l'autre soir.

— Bonjour, Hurtaro, dit la Sauvagesse.

— C'est mon mari, mademoiselle, dit-elle avec un orgueil fort bien placé, car le Sauvage était bel homme.

— Comment vivez-vous? questionna Edith. Avez-vous des difficultés? Ne manquez-vous jamais de pain, « darling »?

— Autrefois, bonne mademoiselle, nous avons mangé bien de la misère. Mais aujourd'hui, c'est différent, nous vivons dans une certaine aisance. Nos deux fils sont au collège, au Collège de Rimouski, presque en face. Nos deux filles sont au couvent.

— Mais qui paye pour tout ça? questionna Edith, étonnée, qui se demandait où ces Sauvages prenaient l'argent pour tenir cinq enfants pensionnaires dans des maisons d'enseignement.

— Qui paye? Mais c'est notre maîtresse...

Ici la Sauvagesse arrêta net, rougit profondément...

— Mais qu'as-tu donc, « darling »? interrogea avec une sympathie curieuse l'américaine.

— Oh! mademoiselle, ne répétez à personne ce que je vous ai dit, car ce serait terrible. De grands malheurs fondraient sur notre famille. Ce serait la ruine, les privations, la misère et peut-être la mort.

— Mais ma pauvre Tihauana, que veux-tu que je répète? Tu ne m'as rien dit. Parle d'abord. Qu'est cette « maîtresse » que tu viens de mentionner? Ton mari a parlé, lui aussi de « sa maîtresse » l'autre soir, à monsieur Normand. Donne-moi la clef de l'énigme.

— Oh! non, ma très chère demoiselle, ne me demandez pas cela; je ne puis vous satisfaire.

La Sauvagesse paraissait extraordinairement agitée :

— Il y va de notre bonheur, de notre vie, à mon mari, à moi et à mes pauvres petits enfants.

Edith Darlington comprit qu'il était inutile d'insister. Tihauana avait les lèvres scellées par un secret qui paraissait terrible.

L'Américaine allait s'éloigner. Mais l'autre lui prit le bras :

— Vous êtes bonne, vous, mademoiselle, je vous veux autant de bien qu'à la Sainte Vierge dans l'église. J'ai un conseil à vous donner. Hurtaro, mon mari a entendu votre conversation avec monsieur Normand, sur la terrasse, en face de l'hôtel, le premier soir que vous avez été ici.

La jeune fille tressaillit :

— Mais ton mari Hurtaro nous épiait alors! s'écria l'Américaine.

De nouveau Tihauana rougit, encore plus profondément que la première fois.

— Mais où était-il donc? reprit Edith. Nous ne l'avons vu que quand il s'est approché de nous avec le tomahawk.

Tihauana se redressa fièrement. L'atavisme bouillonna en elle. Tout le passé sauvage tressaillit en son sein.

— Hurtaro, dit-elle avec orgueil, est le meilleur éclaireur de la tribu. Il peut ramper dans les broussailles sans faire le moindre bruit. Il sait allumer une allumette sans faire de lumière et fumer sa pipe sans que la fumée en soit visible. Hurtaro est un grand chef.

Edith ne put s'empêcher de frémir légèrement. Elle admirait la fierté noble et naïve de la squaw :

— Mais où était-il donc caché, ton Hurtaro?

— La terrasse domine la grève. Dans le cap poussent des broussailles. Il s'était tapi là et écoutait votre conversation pour...

La Sauvagesse se tut et rougit encore, son secret ou une partie de son secret avait failli lui échapper.

— Pour...? interrogea Edith.

Tihauana poursuivit :

— Hurtaro a appris que monsieur Normand voulait aller dans l'Ungava...

L'« Ungava »! Elle n'avait pu s'empêcher de prononcer ce mot avec orgueil.

— Hurtaro a aussi appris que vous vouliez y aller avec lui.

— Mais en quoi cela peut-il t'intéresser, toi, Tihauana?

— N'allez pas, n'allez jamais dans l'Ungava, mademoiselle Edith. Vous n'en reviendriez point.

— Je sais que c'est dangereux. Il y a le froid.

— Le froid n'est rien.

— Il y a le danger terrible de perdre sa route.

— Perdre sa route n'est rien.

— Mais qu'y a-t-il donc, Tihauana?

— Il y a, il y a... Mon Dieu! non je ne puis pas vous le dire. Mais n'y allez pas, n'y allez pas, je vous supplie. Vous êtes si bonne. J'en pleurerai pendant plusieurs lunes. Et puis, monsieur Normand aussi semble bien bon. Dites-lui de ne pas y aller. Non, non, n'y allez pas, écoutez-moi!

Et la Sauvagesse se sauva.

Edith resta émue, intriguée, effrayée.

— Décidément, j'y vais, dit-elle. Si au moins monsieur Normand peut m'amener avec lui!

Mais diable! Il fallait faire un point d'interrogation. Edith n'avait pas revu Jacques depuis le grand soir de leur conversation sur la terrasse, le jour de leur arrivée à Tadoussac.

Jacques boudait-il?

Elle ne l'avait vu ni aux repas, ni dans l'hôtel, ni sur la grève. Il n'était visible nulle part. La jeune fille commençait à trouver mince la politesse du Canadien français. Elle pensait que peut-être elle l'avait importuné et qu'il ne voulait pas d'elle pour son expédition dans l'Ungava. Elle élevait en son

esprit des châteaux de cartes pour les démolir et en ériger d'autres.

Edith Darlington ne connaissait pas Jacques Normand.

Il était sujet à ces brusques sautes d'humeur. Il aimait à se cloîtrer en sa chambre pendant plusieurs jours consécutifs. Depuis son arrivée, il lisait tous les récits de voyages publiés sur l'Ungava, une carte géographique à la main.

D'ailleurs Edith avait eu peu de prise sur l'esprit de Jacques, entièrement occupé à son entreprise prochaine. Il s'était dit :

— Elle veut venir dans l'Ungava. Très bien, mais laissons-lui le temps de réfléchir.

Et il n'avait plus pensé qu'à ses livres et à ses cartes géographiques.

Trois jours s'étaient écoulés. Pour Jacques ils avaient fui à tire-d'aile. Pour Edith ils avaient eu la lenteur de la tortue dans leur marche.

La jeune fille allait reprendre la route qui conduit du quai au village de Tadoussac quand soudain

quelque chose lui glaça le cœur. Elle venait de voir Jacques sortir de la cabane du Sauvage Hurtaro.

Il lui fit signe de l'attendre. Quand il fut près d'elle il lui dit :

— J'ai mille excuses à vous demander, dit-il. Je vais être franc. Pendant ces trois jours, je vous ai complètement oubliée.

— Flatteur! raila Edith.

— Bah! nous sommes camarades, n'est-ce pas? Sautons par dessus la clôture des périphrases mielleuses et allons droit au but.

— Bien, je vous aime ainsi. Alors, je vais dans l'Ungava avec vous, c'est entendu, monsieur Jacques?

— Ainsi vous êtes sérieuse, je le constate. En trois jours une femme qui ne change pas d'avis ne change plus. Alors, oui, c'est entendu, je vous amène dans l'Ungava malgré les dangers et les convenances, avouons-le!

Joyeuse, Edith raconta à son compagnon ce qui venait de se passer entre elle et Tihauana.

Jacques se rembrunit :

— Il n'y a pas de doute que sa maîtresse, à elle, comme celle de son mari Hurtaro est cette mystérieuse Impératrice de l'Ungava dont je doute de l'existence et que je crois être un mythe inventé par quelque farceur de mes amis qui tarde à se démasquer d'ailleurs.

Jacques reprit :

— Vous m'avez raconté votre histoire. Je vais maintenant vous raconter la mienne. Je suis allé voir Hurtaro cet après-midi : vous venez de me voir sortir de chez lui. Je voulais l'embaucher comme membre grassement payé de notre expédition dans l'Ungava. Savez-vous ce qu'il m'a dit?

— Oui, il a refusé net!

— Vous avez de l'intuition. Mais ce n'est pas tout. Il m'a dit que j'avais eu beaucoup de bonté pour lui. C'est vrai, j'ai eu la faiblesse de lui donner une bouteille de cognac qui lui a fait battre sa femme. Alors en reconnaissance de ma bonté « mouillée », il m'avisait de ne pas aller dans l'Ungava, que je n'en reviendrais jamais.

— Le mari et la femme nous donnent les mêmes conseils. Étrange coïncidence!

Vaillancourt, Boulianne et Tremblay sont les trois noms les plus connus à Tadoussac. Tout le monde ou presque s'appelle Boulianne, Tremblay ou Vaillancourt.

Or, une petite compagnie de navigation opérant trois yachts avait pour nom Vaillancourt, Boulianne et Tremblay Enregistrée.

C'est vers l'humble bureau de cette petite compagnie que Jacques Normand se dirigea le lendemain matin, après avoir déjeuné au Grand Hôtel. Le bureau était dans un vieux cabanon sur le vieux quai de Tadoussac.

Jacques voulait se faire conduire aux Escoumains, 36 milles plus bas que Tadoussac, en yacht. Il savait qu'aux Escoumains il y avait une réserve de Sauvages montagnais, et il désirait en embaucher quelques-uns pour l'expédition.

Un vieux loup de mer, à mine rébarbative, aux cheveux en broussaille et à la barbe hirsute, était dans le cabanon quand Jacques y pénétra.

## L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

— Ne riez pas, fit le père Boulianne, car nous marchons de mystère en mystère. Un génie bienfaisant semble veiller depuis quelque temps sur les Sauvages de la Côte-Nord.

## VII

### L'ÉPOUSE-SQUAW

Jacques, Edith et le régistreur étaient au comble de l'étonnement.

Il y avait de quoi!

Ils étaient tous trois assis dans un grand salon richement meublé, mais sans goût. Dans un coin fenêtre décorée d'une tenture de velours vert, un gramophone lourdement sculpté. Mal disposés dans la pièce, des sièges chesterfield d'un large embonpoint et d'un confort non douteux. Aux murs des peintures qu'on avait dû payer un gros prix.

— Dire que nous sommes dans une maison de Sauvages! s'écria Edith Darlington.

Le vieux régistreur dit alors :

— Nous sommes loin de la hutte indienne d'autrefois. Les Sauvages ont progressé vite depuis qu'ils n'achètent plus à crédit.

— Ils ont appris les manières du grand monde, fit Jacques Normand. Ne nous font-ils pas faire antichambre à l'heure qu'il est!

À ce moment un grand gaillard pénétra dans la pièce. Il était vêtu en coureur des bois. Son teint basané, ses yeux sombres, ses pommettes saillantes et son aspect général en faisaient un Montagnais reconnaissable à première vue.

— Le Grand Chef va venir dans quelques minutes, dit le nouveau venu. Il est occupé dans le moment, mais fait dire que ce ne sera pas long.

Le Sauvage était l'un des quatre que Jacques avait engagés aux Escoumains comme membres de l'expédition.

— Nous ne savons toujours pas encore le nom de ton Grand Chef, fit le père Boulianne.

— Il s'appelle Cadaboushtou et est le roi de toutes les tribus de Montagnais et de Nascapis de la Côte-Nord. Depuis quelque temps il donne même des ordres aux Hurons de Lorette et reçoit des lettres de Caughnawaga.

— Mais oui.

— Où est sa femme?

— Ici même.

— Ah! fit Edith, c'est sans doute elle, la grande femme brune, qui nous a ouvert la porte et introduit dans cette pièce.

— Non répondit le Sauvage. Jamais Mentagna, l'épouse et squaw du Grand Chef ne vient ouvrir la porte de sa demeure. Mentagna est une reine à qui il est défendu de faire quoi que ce soit de ses mains... Elle est d'ailleurs très instruite. Elle connaît les noms de toutes les étoiles du ciel et de tous les oiseaux des airs. C'est une des servantes qui vous a ouvert la porte.

— Une des servantes! s'écria Jacques. Mais combien y en a-t-il?

— Il y en a sept, et elles ont toutes la « fleur du lit ».

— La « fleur du lit »! qu'est-ce que c'est que ça? demanda Edith.

Le père Boulianne expliqua :

— Vous êtes Américaine, vous, vous ne connaissez pas les vieilles croyances canadiennes-françaises. Il en est une qui veut que le septième garçon consécutif ou la septième fille consécutive nés



de la même mère aient ce qu'on appelle la « fleur du lit » des époux. La « fleur du lit », c'est un don merveilleux qui permet à ceux qui l'ont de guérir miraculeusement. Les uns arrêtent le sang. D'autres font disparaître toute maladie d'un troupeau.

Jacques Normand déclara alors :

— Je ne crois pas à cela naturellement. Cependant, je me rappelle que quand j'avais sept ou huit ans, ma mère me conduisit à Saint-Romuald, petite ville située à l'embouchure de la rivière Etchemin, près de Lévis. J'avais les mains couvertes de verrues. Nous allâmes voir une vieille femme qui avait la « fleur du lit ». Elle prit un grain d'avoine et fit le tour de chacune de mes verrues en prononçant des paroles inintelligibles. Deux jours après, toutes mes verrues étaient disparues.

— C'est bizarre, fit Edith, qui continua :

— Je voudrais bien voir la squaw Mentagna.

Le Sauvage dit alors :

— Chut! Chut! ne dites jamais la « Squaw Mentagna ». C'est une insulte. La femme d'un simple Sauvage est une squaw. Mais la femme du Grand

Chef est « épouse et squaw ». Elle seule chez les Montagnais et Nascapis a droit à ce titre.

— Alors, fit Edith, voulez-vous dire à l'épouse et squaw Mentagna que trois Visages-pâles qui sont de grands chefs dans leurs nations voudraient avoir le plaisir de converser avec elle.

Le Sauvage dit en souriant, et à voix basse :

— Je crois bien qu'elle ne refusera pas votre supplice. L'épouse et squaw Mentagna est très curieuse. Depuis que vous êtes arrivés, elle ne cesse de parler de vous. Elle m'a posé plusieurs questions à votre sujet.

— D'ailleurs, remarqua Edith, nous pouvons causer d'égale à égale toutes deux.

— Comment ça? questionna le vieux Boulianne.

— Je le dirai à l'épouse et squaw Mentagna elle-même. D'ici là, c'est un secret.

— Je vais transmettre votre message, dit le Montagnais.

— Une minute, interrompit Jacques. Nous voudrions bien faire plaisir à la femme du chef. Quel

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

est son sujet de conversation favori? Que faut-il lui demander pour lui plaire?

— Oh! demandez-lui de vous déclamer quelque chose. Elle connaît de belles récitations sauvages qu'elle récite souvent quand les chefs sont assemblés.

Le Montagnais sortit et revint deux minutes après accompagné de Mentagna.

Jacques, Edith et le père Boulianne furent éblouis. L'épouse et squaw était princièrement vêtue et une telle beauté sombre se dégageait de sa figure et de toute sa personne que la jeune Américaine ne put s'empêcher de lui dire :

— Dieu! Madame, que vous êtes belle!

Mentagna sourit en saluant les explorateurs :

— Je suis heureuse de vous souhaiter la bienvenue comme épouse et squaw du Grand Chef, dit-elle. Les Visages-pâles sont ici chez eux. Comment puis-je les divertir en attendant l'arrivée de Cadaboushtou?

— Sans doute jouez-vous le piano, dit Edith. Vous ne pourriez nous faire de plus grand plaisir que d'accepter de nous jouer un morceau.

[ 132 ]

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

— Oui, dit Mentagna, j'ai appris le piano au couvent des Ursulines à Québec.

— Ah! vous êtes allée chez les Ursulines! s'étonna Jacques.

— Oui, j'y ai passé sept années de ma vie.

Mentagna s'était assise au piano.

Tout le monde se tut.

Elle commença de jouer. Les notes étaient d'abord hésitantes. On eût dit qu'elle cherchait quelque chose. Puis la cadence se fit nette, les sons s'accrochèrent. Une douce mélodie commença. C'était le bruissement du vent dans la forêt. Les explorateurs perdirent la notion du temps, de l'espace, du lieu. Ils se laissèrent transporter dans les grands bois du nord. C'était maintenant une tempête terrible. La rafale sifflait. Puis la tempête s'apaisa. Les premières notes d'une danse sauvage se firent entendre. Ce fut une sarabande effrénée, où on aurait juré entendre les cris des Sauvages.

Quand les dernières notes moururent et que Mentagna se tourna vers les explorateurs, ceux-ci étaient subjugués.

[ 133 ]

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

— Vous dire que vous jouez admirablement bien, madame, fit Jacques, c'est trop peu! Vous nous avez enchantés.

— C'est la première fois que j'entends cette pièce, remarqua Edith. De qui est-elle?

— J'en suis l'auteur, répondit fièrement Mentagna.

— Mais vous avez du talent...

— Du génie...

— En avez-vous écrit la musique?

— Non, je ne sais pas écrire la musique.

— Ce serait malheureux qu'un tel chef-d'œuvre fût perdu.

— Je devrais être un homme, soupira Mentagna. J'aimerais tant parler dans les conseils de la nation. Tout ce que je puis faire, c'est de leur réciter des pièces pour les divertir.

La Sauvagesse s'était trahie.

Edith saisit l'occasion :

— Je puis vous parler d'égale à égale. Tout à l'heure mes amis, les Visages-pâles m'ont demandé de leur révéler un secret. Mais je l'ai gardé pour vous.

[134]

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Le voici : je ne suis pas entièrement une Blanche. Mon grand-père était un chef iroquois. Alors la petite-fille du Grand Chef Hirtamonouk demande à l'épouse et squaw du Grand Chef Cadaboushtou de réciter quelque chose.

Mentagna rougit de plaisir et accepta immédiatement :

— Je vais vous réciter quelques incantations des Esquimaux du Nord canadien, dit la Sauvagesse. Si c'étaient des incantations de mon peuple, je ne vous les réciterais pas, car elles sont sacrées pour nous. Mais celles des Esquimaux n'ont aucune valeur. J'ai appris ces incantations de l'explorateur Knud Rasmussen. Elles s'adressent aux esprits des hommes, des choses, des bêtes. Si ces esprits sont bons, c'est pour les attirer; s'ils sont mauvais, c'est pour les écarter. Rasmussen m'a dit que ces paroles sont transmises dans le plus grand secret par les vieilles femmes sur leur lit de mort. Il m'a aussi déclaré qu'il avait connu une sorcière esquimaude qui s'appelait Ana. Elle avait eu le secret des incantations de la vieille sorcière Ocquertuanak. En

[135]

reconnaissance, Ana avait donné le boire, le manger et le vêtement à Ocquertuanak jusqu'à la mort de celle-ci. Voici les incantations d'Ana.

Mentagna se leva. Sa figure se fit sombre et lointaine. Elle esquissa un geste de bénédiction et commença à réciter :

« Parole le matin au lever : s'il règne une maladie au village et que l'on soit en bonne santé, on prendra le bonnet et le mantelet d'un enfant, et, le bonnet tiré sur les yeux, feignant d'enfiler les bras dans les manches du mantelet, on dira avant que personne ait posé le pied à terre : "Je me lève de ma couche avec la chanson matinale de la mouette grise; j'aurai soin de ne pas regarder dans l'obscurité. Je dirige mes regards vers le jour."

« Parole qui rend léger ce qui est lourd : je me place devant le traîneau pesamment chargé, et parlant avec la langue de Ocquertuanak, je dis : "Je veux avancer avec les muscles de mes jambes qui sont plus forts que les tendons du tibia du petit veau du renne. Je veux avancer avec les muscles de mes jambes qui sont plus forts que les tendons du tibia

du petit lièvre. Je me garderai d'aller au-devant de l'obscurité; je veux aller vers la lumière."

« Parole sur un enfant malade : Petit enfant, le sein de ta mère est gonflé de lait. Va, prends le sein, va et bois, va sur la montagne. Depuis le sommet de la montagne tu chercheras la santé, tu trouveras la vie.

« Parole qui étanche le sang : Ceci est le sang du petit moineau. Qu'il sèche! Ceci est le sang qui a coulé d'un morceau de bois. Qu'il sèche!

« Parole qui conjure une proie : Bête de la mer, viens et offre-toi dans le gentil matin; animal de la steppe, viens et offre-toi dans le gentil matin! »

Mentagna s'assit. À ce moment un homme de grande taille, au visage d'une beauté mâle, qu'on reconnaissait, lui aussi, comme Sauvage, pénétra dans la pièce :

— Salut aux voyageurs; salut aux explorateurs, dit-il.

Mentagna alla embrasser l'homme et dit :

— Voici le Grand Chef Cadaboushtou, les Visages-pâtes.

Jacques lui serra la main :

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

— Le chef Tirilingonk, des Escoumains, nous envoié à toi, Grand Chef, dit-il. Il m'a donné quatre Sauvages. Nous allons dans l'Ungava.

— Oui, je sais!

— Tu sais? Mais qui te l'a dit?

— Ce sont les Sauvages qui vous accompagnent qui m'ont appris la nouvelle.

— L'Ungava est une contrée terrible, continua le Grand Chef. Très peu de personnes y vont. Personne n'en revient.

— Tirilingonk m'a dit, ô Cadabousthou, que toi seul pouvais nous guider sûrement dans l'Ungava.

— Je suis le Grand Chef de toutes les tribus des Montagnais et Nascapis de Tadoussac à Blanc-Sablon. Des Esquimaux sont aussi sous ma domination. J'ai la science de tout.

— Tirilingonk m'a dit, ô Cadabousthou que tu accepterais de servir de guide à notre expédition dans l'Ungava.

Mentagna se leva, les prunelles en feu :

[ 138 ]

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

— Cadabousthou est le Grand Chef, dit-elle; il n'est pas un guide. Il l'a été autrefois, mais depuis que la Grande Dame...

La voix du Grand Chef s'éleva alors terrible :

— Tais-toi! Mentagna.

Puis il continua :

— Les femmes ont la langue plus longue que l'éternité, dit-il.

Jacques, Edith et le régistrateur se regardèrent. Ils pensaient tous trois :

— De quelle Grande Dame Mentagna avait-elle voulu parler?

S'agissait-il encore de l'Impératrice de l'Ungava?

Autrefois, disait la Sauvagesse, Cadabousthou était guide. Il n'était donc pas alors Grand Chef. Mais depuis que la Grande Dame...

Un autre mystère s'élevait devant les explorateurs.

Cadabousthou dit alors :

— Je refuse de servir de guide aux explorateurs pour leur expédition dans l'Ungava. J'accepterai, s'ils le désirent, d'être le chef de cette expédition, mais le

[ 139 ]

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

chef absolu. Il faudra que les Visages-pâles m'obéissent aveuglement. En retour je leur promets, à moins de maladie hors de mon contrôle, de les faire pénétrer dans la région mystérieuse et inconnue de l'Ungava terrible. Je la connais; j'y suis déjà allé.

Jacques Normand sourit :

— Nous acceptons vos conditions, Grand Chef, dit-il. Vous dirigerez notre expédition. Nous avons en vous une confiance absolue.

Cadaboushtou termina la conversation :

— Assez causé pour aujourd'hui, dit-il; j'ai plusieurs autres affaires à régler. Mentagna va vous donner tout ce qu'il vous faut. Car mon ordre est que vous demeuriez ici jusqu'à notre départ. Et je commande, puisque je suis le chef de l'expédition. C'est là mon premier ordre. Mentagna, vois à ce que ces deux hommes et cette femme aient chacun un bon lit et fais-leur servir la nourriture la plus fine.

Jacques dit :

— Un mot avant votre départ, Cadaboushtou. Il est bien entendu que tout ce que nous pourrions

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

découvrir dans l'Ungava m'appartiendra en propre et que vous, le Grand Chef, n'y aurez aucune part.

Cadaboushtou n'avait pas bien compris. Jacques Normand répéta.

Le Sauvage réfléchit quelques instants, puis :

— Il est entendu, dit-il, que tout ce que vous découvrirez vous appartiendra en propre pourvu que ce que vous découvrirez n'ait pas été découvert par d'autres précédemment.

Jacques resta songeur.

Qu'est-ce que le Grand Chef avait voulu dire?

Les mystères s'accumulaient.

## IX

### INCOMPRÉHENSIBLE APOSTASIE

Chaque jour le père Boulianne avait de longues conversations avec le curé de Betsiamis. Ils parlaient de la Côte-Nord, toujours de la Côte-Nord.

Le voyageur qui visite les villages échelonnés de Tadoussac à Blanc-Sablon est frappé de l'amour que les habitants de cette partie du pays ont pour leur région...

— Ils virent venir Edith à eux.

— En arrivant, la jeune fille éclata de rire :

— Vous en avez des noms drôles sur la Côte-Nord, monsieur le curé, dit-elle.

— Mais comment ça?

— Un homme vient de m'apprendre qu'il arrivait de la rivière Sault-au-Cochon.

— C'est bien ça. La rivière Sault-au-Cochon, qui est assez considérable, a un cours d'environ 130 milles. Elle est située à huit milles à l'est de la rivière Portneuf. La maison Price faisait il y a des années de grands chantiers sur le Sault-au-Cochon.

Il y a beaucoup de saumons et de truites de mer dans cette rivière. Il y a aussi la rivière Sault-au-Mouton, à 35 milles de Tadoussac environ. Son nom la fait souvent confondre avec l'autre par les profanes.

Le père Boulianne remarqua :

— Vous n'en êtes pas au bout de vos étonnements, mademoiselle Edith. Vous ne savez sans doute pas qu'il y a à la sortie de la rivière Sault-au-Mouton, à 150 milles de Québec, un village qui s'appelle les Mille-Vaches.

— Les Mille-Vaches, que c'est drôle! s'écria la jeune fille.

— Nous avons aussi le village de Moisie, nom pittoresque, village situé à plus de 300 milles de Québec, non loin du poste des Sept-Îles; nous avons encore la rivière aux Graines, dans le territoire de Mingan.

Le curé remarqua :

— Nous n'avons pas que des villages à noms baroques sur la Côte-Nord. Vous connaissez, monsieur Boulianne, la Baie-des-Belles-Amours,

dans le canton de l'archipel du Blanc-Sablon. Les Sauvages racontent que les premiers habitants de ce petit endroit étaient un Montagnais et sa compagne nascapî qui s'aimaient, comme les colombes de La Fontaine, d'amour tendre. De là le nom : la Baie-des-Belles-Amours.

Un Sauvage passa.

Le curé lui fit un geste amical :

— Ta femme, tes enfants vont bien? questionna le prêtre.

Le Montagnais lui répondit sèchement que oui et continua son chemin à pas plus rapides.

Le curé baissa la tête tristement :

— Je ne sais, dit-il, ce qu'ont les Sauvages contre moi depuis quelque temps. Ils sont d'une froideur désespérante à mon égard. Je ne leur ai pourtant rien fait de mal. Je ne vois pas quels peuvent bien être leurs griefs.

— J'ai remarqué, fit Edith, qu'il n'y a aucun crucifix dans la maison de Cadaboushtou. Il n'y a de même aucune image sainte.



— Cependant, répondit le curé, la dernière fois que je suis allé chez Cadaboushtou, il y avait un grand crucifix sur une étagère dans le salon. Ce crucifix était une véritable œuvre d'art sculptée par les religieuses du monastère du Précieux-Sang de Jésus, à Notre-Dame de Lévis. Car Mentagna avait une très grande dévotion au Précieux-Sang de Jésus et faisait souvent des dons aux religieuses qui, par ce cadeau d'un crucifix, lui manifestèrent leur reconnaissance. Ainsi ce crucifix n'est plus à sa place d'honneur?

— Non.

— C'est bizarre et désolant. Il y avait d'ailleurs des images saintes dans toutes les pièces. Elles sont disparues?

— Elles sont disparues!

— Étrange!

— Oui, ça ne s'explique pas.

Le père Boulianne sourit :

— Eh bien! dit-il, cela peut vous paraître un mystère, monsieur le curé. Mais, nous, depuis Tadoussac, nous sommes habitués aux choses

étranges, aux événements renversants. Quand un mystère se présente devant nous, nous disons irrévocablement, ou plutôt notre ami Jacques Normand dit irrévocablement...

— L'Impératrice de l'Ungava, fit Jacques.

On lui relata la froideur des Sauvages à l'égard du curé de Betsiamis.

Le prêtre continua :

— Ce n'est pas tout. Depuis cinq dimanches, pas un Sauvage de la réserve, pas une Sauvagesse ne vient aux offices religieux. Ils manquent tous la messe et commettent tous froidement un péché mortel.

— On dirait d'ailleurs, fit Edith, qu'ils ont l'ordre de vous éviter le plus possible. Celui qui nous a croisés tout à l'heure vous a à peine répondu, monsieur le curé.

— Oui, c'est étrange, je le répète. Il m'est impossible de m'expliquer leur conduite. Et pourtant ils étaient presque tous de fervents catholiques. Seul Cadaboushtou restait encore sur certains points farouchement attaché à la foi de ses pères. Aussi

Cadaboushtou, arrivé de je ne sais où un samedi soir, tard, a-t-il été le premier à manquer la messe le lendemain. Cette fois les autres Sauvages étaient là; mais ce fut la dernière!

— Qui les a ainsi détournés?

— Je suis sûr que c'est Cadaboushtou, observa le curé. On l'a vu faire des visites répétées dans toutes les maisons des Sauvages de la réserve. Un soir, il y eut une grande fête indienne. Les abords du lieu de la fête étaient gardés par des sentinelles. On ne laissait passer aucun Blanc. C'était un samedi soir. Le lendemain, personne ne vint à l'église.

— Je me demande, dit le père Boulianne, quel intérêt peut avoir Cadaboushtou à faire revenir ses sujets sauvages à la foi de leurs aïeux.

— Je me le demande de même, fit le curé.

Jacques Normand questionna :

— Voulez-vous mon avis?

— Mais oui.

— Cadaboushtou n'est pas l'âme de ce mouvement, il n'en est que le mécanisme, pourrais-je dire.

Le curé remarqua :

— C'est ce que je croyais moi-même. Je suis allé voir Cadaboushtou. Il ne m'a pas laissé pénétrer dans sa demeure, mais m'a fait asseoir sur sa véranda. Je lui ai demandé s'il avait de la haine contre moi. Il a paru étonné et a spontanément répondu avec force que non. Je lui ai demandé pourquoi il poussait ses amis sauvages à abandonner la religion catholique. « D'abord laissez-moi vous dire, monsieur le curé, fit Cadaboushtou, que je vous estime beaucoup. Vous êtes un saint homme. Je regrette vivement ce qui vous arrive; car vous avez fait beaucoup de bien aux Sauvages depuis que vous êtes à Betsiamis. Je vous répète que je n'ai contre vous aucune cause de ressentiment. » Je récitai ma question première : « Pourquoi, Cadaboushtou, induis-tu tes camarades à abandonner Jésus? » Il répondit : « Parce que Jésus n'est pas, ne peut pas être notre Grand Manitou. C'est le Grand Manitou des Blancs. Il ne peut pas à la fois protéger les Visages-pâles et les Peaux-rouges. Ne cherche pas à savoir, curé, pourquoi les Montagnais abandonnent ton Dieu. Jamais tu ne le sauras. Le Visage-pâle vit sur ses terres immenses. Le

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Sauvage crève sur sa pauvre petite réserve épuisée de poisson et de gibier. Mais le Peau-rouge aura, lui aussi, des terres immenses et d'immenses richesses. N'oublie pas, curé, que le Sauvage donne une lumière jaune, pareille à la couleur de la peau du Sauvage. Un jour, cette couleur sera celle du drapeau qui flottera sur le monde! »

Le père Boulianne s'écria :

— Mais Cadaboushtou vous a parlé dans le langage imagé de ses ancêtres.

— Mentagnatta m'a dit, remarqua alors la jeune Américaine, que son père ne parlait pas ainsi autrefois. On eut alors dit à l'entendre, qu'il était simplement Canadien français. Son retour au langage imagé date de l'achat de leur superbe maison.

— Tout ça est bien curieux, fit le vieux régistrateur.

— C'est aussi bien triste et bien malheureux, continua le curé.

— Mais c'est surtout étrange!  
Et Jacques Normand resta songeur...

[ 162 ]

X

LE PLUS BEAU COLLIER DU MONDE

Un matin, en descendant à la salle à manger chez Cadaboushtou, Edith Darlington s'écria :

— Oh! Il y a du nouveau!

Elle venait de contempler Mentagna et sa fille assises l'une près de l'autre, qui attendaient leurs invités.

— Vous avez remarqué de suite le changement! dit Mentagnatta.

— Mais oui.

Jacques Normand et le père Boulianne arrivaient. Edith leur dit :

— Regardez dans la pièce, messieurs. Vous ne voyez rien de neuf?

Les deux hommes firent des yeux le tour de la salle à manger.

— Mais non, dirent-ils en haussant les épaules, nous ne remarquons rien d'insolite.

— Regardez-moi attentivement, fit Mentagnatta.

Jacques Normand observa alors :

— Comment se fait-il qu'il existe une ville comme celle-ci en plein centre de l'Ungava et que vous en soyez la maîtresse?

— Ma réponse sera un peu longue. Asseyons-nous et écoutez.

Elle commença alors :

L'HISTOIRE DE L'IMPÉRATRICE

Mon père Masagonikouk, Montagnais de renom, était riche; il me fit instruire au couvent de Bellevue à Québec. Je sortis du couvent avec tous les diplômes possibles et imaginables. Quand je retournai dans la demeure de mon père, non loin de Clarke City, j'avais un rêve... j'avais vu mes pauvres frères Montagnais souffrir de la misère et de la faim. Et cependant je savais que nous étions les premiers habitants de ce pays, par conséquent les seuls véritables propriétaires de ce sol que nous foulions.

Mon grand rêve était de donner aux miens, à ceux de ma race, la gloire et la fortune et de prouver en même temps à l'univers que nous n'étions pas un peuple de dégénérés.

Mais comment faire?

Je songeai.

Je songeai...

Puis un jour, je rencontrai un Sauvage qui m'aimait et que je n'aimais pas d'amour. Il me montra de l'or brut, mais de l'or merveilleusement

pur. Je savais que c'était de l'or parce que j'avais appris la chimie au collège. Le Sauvage ignorait ce que c'était. Il me dit que les Blancs voulaient lui donner une bouteille d'eau-de-vie en échange de tout l'or. Mais il avait voulu venir me consulter auparavant par ce qu'il savait que j'étais instruite.

Je lui demandai où il avait pris cet or.

Il me répondit :

— Dans l'Ungava.

— Y en a-t-il beaucoup? questionnai-je.

— Oh! il y en a pour emplir des centaines de mille traînes sauvages.

Je frissonnai d'émotion.

Mon rêve allait pouvoir devenir une réalité.

Je parlai de mon projet à mon père qui l'approuva avec enthousiasme.

Le Sauvage m'avait dit qu'il connaissait la route de l'or.

Nous partîmes, trente Sauvages dévoués, qui avaient tous juré sur les mânes de leurs ancêtres de garder le secret le plus absolu.

Et nous revînmes, chargés d'or, après un voyage où nous avions failli plusieurs fois mourir de misère et de froid.

Cet or contribua à former parmi tous les Sauvages de l'est du Canada une puissante société secrète. Je décidai alors de donner un exemple au monde.

Nous partîmes de nouveau, cette fois deux cents. Il y avait pour des milliards de piastres d'or dans l'Ungava. Nous allions y fonder une ville que je baptisai d'avance « Orsauvage » dont le gouvernement pourrait servir de modèle à l'univers.

À notre expédition précédente, nous avions vu un site des plus favorables, le site où la ville est bâtie. C'était un immense enfoncement de terrain entouré partout de montagnes gigantesques. Ces montagnes arrêtaient le vent et faisaient le climat moins froid.

Or cet enfoncement était situé tout près des plus riches mines d'or.

Pendant que nous accomplissions le second voyage à pieds, semant partout des jalons et faisant une carte, celle dont s'est servi Cadaboushtou pour vous amener ici et qui est dans la vieille cabane de

Godbout, un navire que j'avais secrètement nolisé s'en venait vers la Baie d'Ungava. Un char d'assaut, comme ceux dont on se servait pendant la guerre, fut débarqué du vaisseau que l'on échoua volontairement, et ce char qui pouvait rouler sur les terrains les plus difficiles servit à transporter les matériaux pour les maisons que nous allions nous construire.

Voici l'histoire de nos débuts.

L'or que nous avions à profusion et que des bateaux conduits par des Sauvages transportaient secrètement aux quatre coins du monde provoqua ici un développement rapide.

Plusieurs Blancs vinrent avec les Sauvages travailler ici, avec l'entente qu'ils ne repartiraient que quand nous serions prêts à nous dévoiler au monde.

Orsavage, capitale de l'Empire des Montagnais, Nascapis et Esquimaux, se développa rapidement sous un gouvernement démocratique où l'Impératrice elle-même ne dédaigne pas d'aller rendre visite au plus humble de ses sujets.

Nous avons pris ce que les Blancs avaient de bon dans leurs lois et nous en avons retranché ce qu'il y avait de mauvais, c'est-à-dire beaucoup.

Vous visiterez la ville et vous verrez quelles merveilles nous avons accomplies.

Des chutes nombreuses des montagnes nous avons tiré une énergie électrique géante. Toutes les maisons de la ville sont éclairées et chauffées à l'électricité.

Tout le monde travaille à épurer l'or brut ou à l'extraire des mines, et tout le monde est heureux.

J'ai su, monsieur Normand, que vous veniez dans l'Ungava pour conquérir de l'or. La place est prise.

Je vous ai délibérément attiré ici en me servant de Cadaboushou comme complice parce que j'avais besoin d'un ingénieur.

Vous, mademoiselle Darlington, je vous ai fait venir pour que vous disiez aux Américains qui se vantent de faire si grand qu'une petite Sauvagesse a fait plus grand qu'eux.

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Et vous, monsieur Boulianne, je connaissais par Hurtaro votre amour de l'Ungava, et j'ai jugé qu'une visite ici vous ferait un plaisir extrême.

Les travaux que vous allez diriger, monsieur Normand, sont les derniers à accomplir avant que je me révèle au monde.

Quand vous aurez terminé vous pourrez tous vous en aller et dire à l'univers que les Sauvages pauvres, déguenillés, faibles d'esprit ont construit quelque chose de très grand.

Moi, alors, je m'appliquerai à continuer mon œuvre de régénération des Sauvages, régénération de la religion de leurs ancêtres qu'ils avaient perdue, régénération de leur magnifique langue imagée...

Et jamais je ne me marierai : personne ne me dominera parce que je veux dominer tout le monde.

XXII

À ORSAUVAGE

Un mois s'était passé depuis l'arrivée des explorateurs à Orsauvage.

Jacques travaillait chaque jour à la transformation des pouvoirs d'eau.

Souvent l'Impératrice venait le voir. Une douce intimité s'établissait entre eux.

Il en avait encore pour six mois de travail et tout serait fini.

Edith s'amusait beaucoup et disait souvent :

— Je crois que je passerais toute ma vie ici sans m'ennuyer.

La jeune Impératrice souriait alors, heureuse.

Le père Boulianne lisait et discutait avec l'Américain Reynold.

Maintes fois ils se rendaient au spectacle.

Car il y avait trois superbes théâtres en ville : un cinéma, un théâtre de comédie et un autre d'opéra.

Une fabrique d'automobiles venait de s'ouvrir. On y fabriquait la machine « Montagnais ».

Un matin, Jacques alla visiter la prison. Le géôlier, un Sauvage, lui dit :

— Nous n'avons que trois prisonniers, monsieur. Il n'y en a jamais beaucoup; la population est exemplaire. De ces trois, il y a un vieux Sauvage qui passe ses années ici. C'est un ivrogne invétéré.

Ils étaient devant la cellule de l'ivrogne.

Voyant un étranger il s'avança :

— Permettez-moi de vous raconter une petite histoire, monsieur, dit-il. Hier soir, je suis sorti après dix heures.

Jacques tourna les yeux, surpris, vers le géôlier :

— Est-ce vrai? questionna-t-il.

— Mais oui, je le laisse sortir après 10 heures; car les cabarets sont fermés alors, et il n'y a pas de danger qu'il s'enivre.

L'ivrogne continua :

— Hier soir, je suis sorti et comme je ne suis entré qu'après minuit, le géôlier m'a dit que la prochaine fois que j'arriverais aussi tard, je coucherais dehors. Et il éclata de rire.

Le géôlier et Jacques de même.

Le premier remarqua :

— Il dit la vérité. J'ai dû perdre la tête pour lui dire pareille sottise.

Dans la seconde cellule était un autre homme. Il dormait.

— Qu'a-t-il fait, celui-ci? Questionna Jacques.

— Il a vendu du pain deux sous plus cher qu'il n'était raisonnable. Une enquête a été instituée. Il a été trouvé coupable et condamné à 18 mois de prison.

Dans la troisième cellule était une femme qui, en voyant Jacques et le géôlier, rougit.

— Allons-nous-en! dit le géôlier.

Quand ils furent loin, il reprit :

— Cette femme a laissé son bébé seul à la maison pour aller au théâtre. L'enfant est tombé de sa chaise en son absence et s'est blessé. Elle a été condamnée à six mois de prison.

Celui qui vend le pain trop cher est puni, pensa Jacques, celle qui n'a pas soin de son enfant est



condamnée, ces Sauvages ont de meilleures lois que les Visages-pâles. L'Impératrice peut être fière de son empire!

XXIII  
EN COUR CRIMINELLE

L'Impératrice était une démocrate. Chaque jour ou presque, elle allait visiter ses sujets, pénétrait dans leurs demeures, conversait avec eux.

Ce matin-là elle avait dit à Jacques, à Edith et au père Boulianne :

— Vous n'avez pas encore vu fonctionner notre tribunal criminel. D'ailleurs le juge n'y siège pas souvent. Il n'y a pas de délits fréquents. Ce matin, on me dit qu'une séance sera tenue à 10 heures. Je vous y amène...

Ils étaient dans la salle de la Cour criminelle et attendaient l'entrée du juge.

L'Impératrice conversait :

— Je vous ai maintenant fait visiter à peu près tout ce que nous avons à Orsavage. Vous avez entendu chez moi des concerts de radio émis de Montréal, de New York et même de villes plus éloignées. Mais vous ignorez que je possède un poste de transmission dans cette ville même, oui. Et j'ai d'autres postes semblables un peu partout sur la

route qui part du village de Saint-Patrice de la Pentecôte, en passant par les forêts du Nord et l'Ungava jusqu'ici. J'en ai même un dans les bois non loin de Godbout. C'est sur cet appareil que Cadaboushtou venait de converser avec moi en signes conventionnels quand il a sauvé le régistrateur qui était tombé du tuyau.

— C'est merveilleux! s'écria Edith.

— Silence! fit l'huissier.

Le juge entra en Cour.

Il prit son fauteuil.

Le greffier appela :

« L'IMPÉRATRICE VS  
MARIE-PAULE PARENT. »

Une femme d'âge mûr s'avança, la tête baissée, rougissant de honte.

— Marie-Paule Parent, lut le greffier, vous êtes accusée d'avoir en la ville d'Orsavage, entre le 1<sup>er</sup> jour de juin et le dernier jour de septembre 1926, colporté des calomnies sur le compte de Marie-Laure Dubreuil, et d'avoir ainsi causé des dommages

criminels à la dite Marie-Laure Dubreuil. Que répondez-vous à cette accusation? Plaidez-vous coupable ou non coupable?

La femme répondit tout bas, d'une voix tremblante :

— Je plaide coupable.

Le juge questionna :

— Est-ce la première fois que vous comparez comme accusée devant un tribunal criminel?

— Oui, Votre Honneur.

— Alors, je vous condamne à 50\$ d'amende, aux frais et à 15 jours de travail de cuisine au camp des mineurs.

— Merci, monsieur le juge.

Jacques, Edith et le père Boulianne étaient étonnés.

Quoi? l'Impératrice avait fait des lois qui punissaient la calomnie.

Un autre accusé se présentait. Il était accusé de médisance, celui-là. Le juge le condamna à 100\$

d'amende, aux frais et à un mois de nettoyage de rues.

— La médisance, déclara le magistrat en commentant sa sentence, est plus vilaine que la calomnie, car ses coups ont plus de chance de porter que les autres.

Le père Boulianne dit à l'Impératrice :

— Vous avez de bonnes lois, mademoiselle. Mais pourquoi avez-vous poussé vos frères Sauvages à retourner au paganisme?

— Parce que je veux qu'ils apparaissent au monde, comme ils le feront bientôt, avec toute leur personnalité. Leurs dieux, nos dieux en font partie. Et puis quand le monde les aura vus et admirés, alors...

— Alors?

— Alors je n'en dis pas plus long pour aujourd'hui.

Les travaux que surveillait Jacques étaient terminés.

Il allait repartir.

Un regret indéfinissable l'envahissait.

Il s'était attaché à Orsauvage.

Il n'avait pas trouvé l'or qu'il cherchait, l'or qui était le but de son voyage.

Mais il était satisfait, immensément satisfait.

N'avait-il pas vécu des heures supra-terrestres, des jours d'un charme irréel!

Il se demandait pourquoi il éprouvait cette sensation de déchirement douloureux au moment de quitter Orsauvage.

Les bagages étaient prêts.

Une automobile près duquel se tenait Cadaboushtou attendait dans la rue.

Ils étaient tous réunis dans la même pièce.

— L'autre jour, dit l'Impératrice, vous m'avez demandé, père Boulianne, pourquoi j'avais poussé

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

mes frères Sauvages vers le retour au paganisme. Je vous ai répondu, mais n'ai pas alors complété ma pensée. Aujourd'hui je vous déclare : les Montagnais, Nascapis et Esquimaux reviendront à la foi chrétienne quand le monde les aura vus, contemplés et admirés dans la ville unique d'Orsauvage.

Edith demanda en souriant :

— Quand l'Impératrice se choisira-t-elle un empereur ?

La Reine de l'Ungava rougit un peu.

Puis gravement :

— Lors de votre arrivée ici, je vous ai dit que jamais un homme ne toucherait mon cœur. Aujourd'hui je ne puis que dire : jamais un homme ne touchera mon corps qui n'aura pas précédemment profondément touché mon cœur.

Les yeux de l'Impératrice et ceux de Jacques se rencontrèrent. Et tous deux détournèrent leurs regards, bizarrement gênés.

Edith et le père Boulianne sortirent après avoir fait leurs adieux.

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Jacques restait seul avec l'Impératrice, hésitant, sur le seuil de la porte.

Il demanda :

— Je pars. Reviendrai-je ?

Elle pencha la tête et réfléchit longuement. Puis :

— Je crois que vous pouvez revenir, répondit-elle.

La figure de Jacques s'illumina.

Il s'approcha de la jeune fille et lui baisa pieusement la main.

L'Impératrice lui dit comme adieu :

— Révélez au monde ce que de pauvres petits Sauvages dégénérés ont su faire de grand, même de sublime. Exposez notre gloire, et revenez.